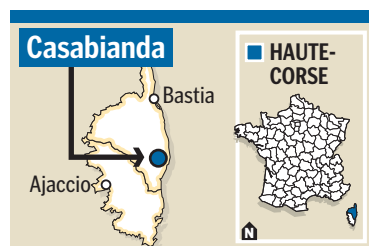




CASABIANDA (HAUTE-CORSE), LE 11 FÉVRIER. Les détenus affectés à la bergerie de l'établissement pénitentiaire s'occupent du troupeau de 1 283 brebis, le plus gros cheptel ovin de l'île. (LP/PHILIPPE DE POULPIQUET.)

Les prisonniers à l'air libre de Casabianda



CASABIANDA (HAUTE-CORSE)
DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX

Le troupeau traverse la principale route départementale de Corse. Après avoir brouté un peu de luzerne, les 1 283 brebis regagnent la bergerie. C'est le milieu de l'après-midi, et la traite du plus gros cheptel ovin de l'île n'attend pas. A l'arrière du troupeau, Roland* surveille l'opération avec, pour unique horizon, les montagnes enneigées. Quand sa journée de travail est finie, cet infirmier de formation n'a que quelques mètres à faire pour ouvrir avec sa clé son « studio ». En cas de

naissance, même en pleine nuit, il doit pouvoir intervenir. Pourtant, cette pièce avec canapé, télévision et moule à gaufre dans le coin cuisine est une cellule en bonne et due forme. Agé de 47 ans, Roland est un détenu comme les autres parmi les 172 incarcérés (sur 194 places au total) à Casabianda.

Créé en 1948, cet établissement fait encore figure d'anomalie dans le paysage carcéral français. Ici, pas de mur d'enceinte, de grille à franchir et encore moins de mirador. En guise d'entrée, une simple barrière posée au bout d'une route anonyme à la sortie d'Aléria. Dans cette « prison sans barreaux » qui s'étend en bord de mer sur près de 1 500 hectares, les détenus, tous condamnés à de longues peines, sont libres de leurs mouvements et seulement contraints de réintégrer les bâtiments de détention la nuit. Dans la journée, un seul surveillant se charge de la ronde au volant d'un 4 x 4.

Entre détenus et gardiens, un respect mutuel s'est instauré et on se serre volontiers la main. « Je ne pensais pas que ça m'arriverait un jour, admet le lieutenant Luc Célestine, le nouveau chef de détention. Mais c'est quand même bien mieux que le rapport de force, ça crée moins de tension. »

Par rapport à la maison d'arrêt, c'est le jour et la nuit
ARTHUR, UN DÉTENU

L'autre particularité de Casabianda est d'être une immense ferme dans laquelle les employés sont des détenus. « Quatre-vingts salariés en tout, soit l'une des plus grosses exploitations de France », souligne Francis Vieles, le régisseur du domaine. « Il faut avoir la volonté de s'insérer dans un cycle de travail pour être admis »,

détaille Claire Doucet, la directrice. Quant au salaire perçu — jusqu'à 800 €/mois pour un responsable d'activité —, une partie sert à l'indemnisation des victimes, une autre est mise de côté en vue de la sortie. Tronçonneuse à la main, José, le responsable de l'atelier de découpe du bois, s'imagine en chef d'entreprise à l'issue de sa peine. « J'ai passé tous les diplômes possibles en détention », insiste ce quadragénaire très à cheval sur le suivi de ses nombreuses commandes.

Purger sa peine à Casabianda est un privilège, les détenus, rigoureusement sélectionnés, le savent. Et notamment le principal public du centre, des délinquants sexuels à 80 % (des agresseurs intrafamiliaux essentiellement). « Aux Baumettes, je me faisais tout le temps traiter de pointeur (NDLR : violeur), confirme Bruno. En maison d'arrêt, les insultes et la peur d'aller à la douche, on connaît. » Ici, les agressions sont

exceptionnelles, sous peine d'exclusion, et le dernier cas de suicide remonte à dix-huit ans. « Par rapport à la maison d'arrêt, c'est le jour et la nuit, s'enflamme Arthur*, 39 ans, qui travaille au grand air à empiler des bûches d'eucalyptus. Là-bas, c'est l'enfer : des bagarres, des suicides, du racket. On est enfermé à trois dans 9 m². J'appelle ça la cage à tigres. Ici, on respire. »

Malgré tout, Casabianda reste bel et bien une prison. « Le danger, ce serait de l'oublier », confirme Fred, un des rares détenus corses. « Il y a un règlement à suivre. On n'oublie pas nos quatre chiffres (NDLR : du matricule) », ajoute Arthur de l'atelier bois. De fait, pour rappeler aux détenus où ils se trouvent, comme pour annihiler tout projet d'évasion, six appels nominatifs sont organisés chaque jour. L'alarme retentit, et les prisonniers se rassemblent dans la cour, sauf les travailleurs. « On est plus libre sur un certain nombre de choses, alors on est intransigent sur les règles. On ne tolère aucun manquement à l'appel », insiste Claire Doucet.

Alors que le soleil se couche sur la Méditerranée et que les parties de boules débutent, le bureau du psychologue ne désemplit pas. Car si à Casabianda presque tous les détenus ont une obligation de soins, le centre ne compte qu'un psychologue à temps plein. Quant au psychiatre, c'est encore pire, il n'est là qu'un jour par semaine. Ce manque de médecins spécialistes est au final le principal souci de Claire Doucet. La directrice en a un autre, plus trivial : le détenu palefrenier arrive en fin de peine et elle va devoir « lancer un appel d'offres ».

TIMOTHÉE BOUTRY

* A leur demande, nous avons modifié le prénom de certains détenus.



CASABIANDA, LE 11 FÉVRIER. Les surveillants procèdent à l'appel du soir, puis les détenus réintègrent leur cellule. (LP/PHILIPPE DE POULPIQUET.)



CASABIANDA, LE 11 FÉVRIER. Pour Fred, un des rares détenus corses, « le danger serait d'oublier » que Casabianda reste une prison. (LP/PHILIPPE DE POULPIQUET.)